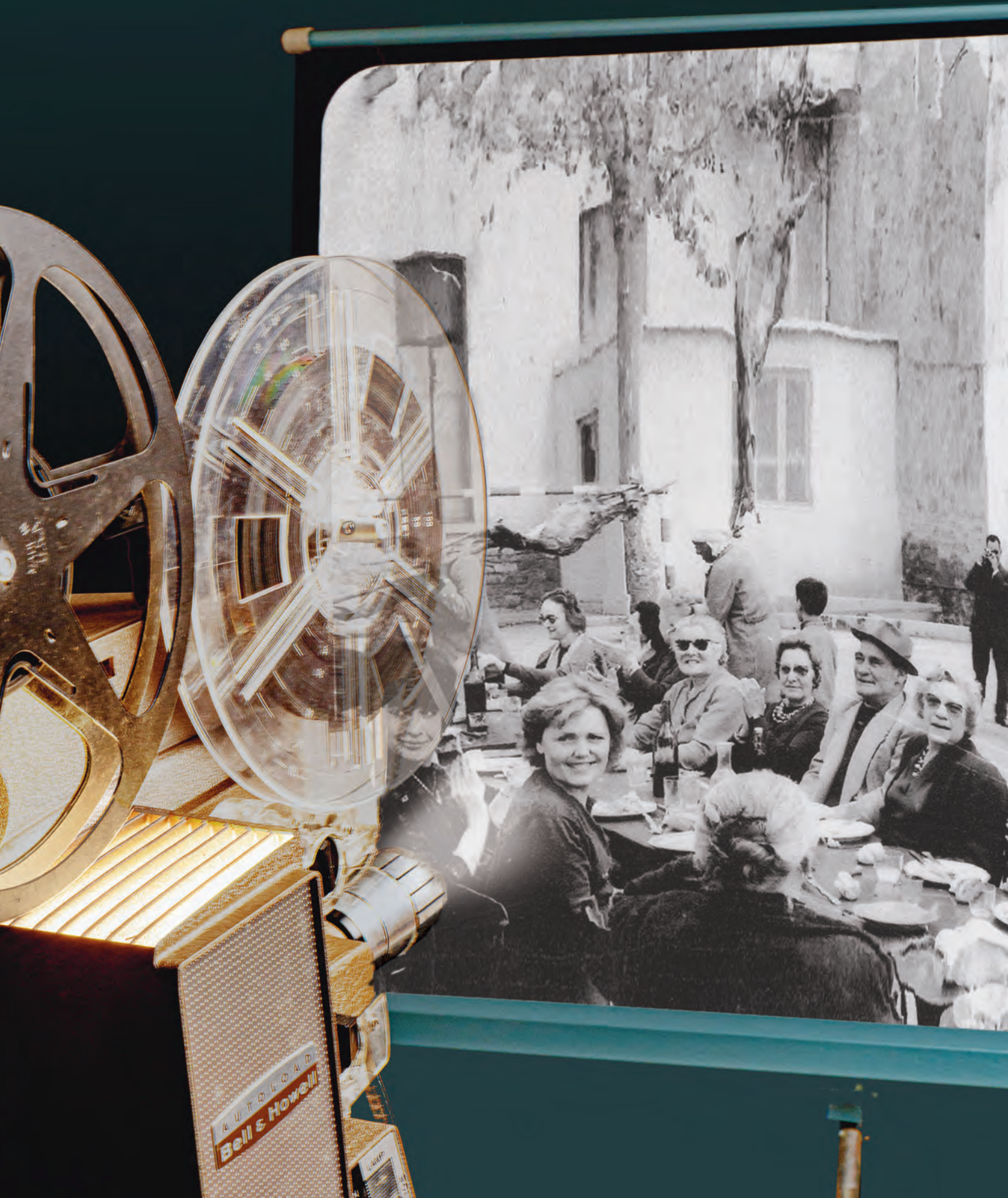


L'Écho de Saïda ^{numéro} 153

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 41^{ème} année - Septembre 2020





3 Les Saïdéens ont la parole

4 L'immigration espagnole

10 Couleurs locales

12 la chasse aux calandres

15 le virevoltant

18 Détente

20 Carnet

Couverture réalisée par Christian Duran à partir d'une photo prise en 1963 à l'occasion d'une réunion des Saïdéens encore présents à Saïda pour célébrer Pâques dans la cour du Patronage.

Depuis plusieurs décennies, l'Amicale a toujours réussi, chaque année, à faire partager à de nombreux adhérents des moments de retrouvailles et de convivialité à l'occasion de réunions régionales ou du rassemblement national.

Malheureusement, cette année 2020, l'épidémie de Covid 19 a contrecarré l'organisation de ces festivités ainsi que la réunion du Conseil d'administration de notre Association. Nous espérons et ferons tout pour qu'en 2021, le cours des choses reprenne normalement.

Aussi, nous vous demandons de prendre bien soin de vous et de vos proches en attendant de vous revoir, plus motivés que jamais pour participer à nos réunions à venir.

Alain.

CONTACTS

ADMINISTRATION

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations... Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini** au siège:

Amicale des Saïdéens
1 impasse Samson
31500 Toulouse

Téléphone fixe : 05 61 20 04 94
Portable : 06 15 38 81 17

Courrier électronique : claire.lesca@orange.fr

BUREAU

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président... Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association:

Amicale des Saïdéens
7 rue des Anémones
34000 Montpellier

Téléphone fixe : 04 67 64 00 38
Portable : 06 83 86 05 71

Courrier électronique : amicaledesaida@orange.fr

ÉCHO DE SAÏDA

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publiés:

Adressez-vous à **Jean-Pierre Diaz** :

Écho de Saïda
3 rue des Aphyllanthes
34790 Grabels

Téléphone fixe : 04 67 75 13 55
Portable : 07 81 44 21 07

Courrier électronique : echodesaida@gmail.com

COTISATIONS

Nous entrons dans le dernier trimestre de l'année et sommes toujours dans l'attente du règlement de la cotisation de quelques-uns d'entre vous.

Bientôt, c'est l'envoi de la lettre de rappel. Alors si vous ne voulez pas en faire partie ...

Merci par avance.

Cotisation 2020 : 25 €
Soutien à volonté

C'est toujours avec beaucoup de plaisir que je reçois votre bulletin et de tristesse aussi en lisant la liste des décès de personnes connues. Continuez votre oeuvre, elle nous apporte tellement de réconfort dans la période que nous traversons. Je vous en remercie.

Claudette Mouret 84120 Pertuis

Le coffret à bijoux.

J'avais treize ans en 1958 lorsque nous avons fêté mon anniversaire chez mes grands parents paternels qui habitaient dans le quartier de la marine à Saïda. A cette occasion je reçus un magnifique cadeau : un coffret à bijoux dont le couvercle était orné d'une représentation de la basilique de Santa Cruz. Il m'était offert par ma marraine et mon parrain, Carmen et Sébastien Pérez, tous deux âgés à l'époque et habitant un petit village près d'Arzew (Aux Salines d'Arzew où se trouvait un lac salé qui produisait du sel). Peu de temps après, ma sœur Marie-Jeanne nous quittait avec son mari pour s'installer en France. Sous l'œil attendri de nos parents, j'ai voulu lui faire plaisir en lui donnant (avec tout de même un petit pincement au cœur) le coffret à bijoux, plus utile à elle qu'à moi, vu mon jeune âge. Quelques années plus tard, lorsque nous aussi nous avons rejoint la France par la force des choses, ma sœur, se souvenant du sacrifice que j'avais consenti en lui offrant mon cadeau, me rendit le coffret à bijoux.

Imaginez ma joie de retrouver ce souvenir, ce seul souvenir de mes gentils marraine et parrain qui malheureusement ne sont plus de ce monde. Depuis plus de 60 ans, je l'utilise régulièrement en y prenant bien soin.

Denise Briffa-Pérez.



Perles... littéraires

par Emile Martinez.

Trouvé dans les archives de l'Amicale, un petit mot de notre regretté **Émile Martinez** qui accompagnait un envoi de photos destinées au recueil de Scolarité.

En souvenir de ses élèves d'une classe de fin d'études de l'école Jonnart, deux perles extraites des « ré-dactions » de l'année scolaire 1960-61.

À propos d'un récit de voyage en train, un élève a écrit : « Il sortit le bout du nez pour jeter un coup d'oeil »
Commentaire du maître : « *Attention aux escarbilles de la S.N.C.F.A.* »

S'agissant d'une description de la salle de classe, un autre élève a rédigé : « *Sur l'estrade il y a une table recouverte d'un grand protège-cahier en matière plastique. Elle a quatre pieds noirs* ».

Commentaire du maître : « *Le maître a le don d'ubiquité; on le voit partout, même sous la table* ».

Le pot de menthe.

Augustin Saëz, contrôleur aux Chemins de Fer Algériens (C.F.A.) a perdu la vie à la suite d'un attentat perpétré sur la ligne de chemins de fer, en 1956, près d'Aïn Séfra. Son épouse Marie-Louise, alors sans ressources, a occupé un poste à la gare de Saïda. Elle y est restée jusqu'en 1963, date de son retour en France et plus précisément à Rouen, en compagnie de sa belle-mère Maria Zamora-Saëz.

Cette dernière n'avait pas beaucoup de bagages mais tenait précieusement contre elle un fichu noir noué dans lequel se trouvait un pot de terre contenant de la menthe fraîche.

« On a quitté notre pays, mais je vous ai amené vos racines » a-t-elle dit à ses descendants. Depuis, ces derniers ne ménagent pas leurs efforts pour conserver, entretenir et transmettre aux plus jeunes cette plante aromatique.

Malgré les années qui passent, elle a toujours le goût de là-bas ... !

Alain Cazorla.



J'ai lu et relu avec plaisir le numéro 152.

En plus des souvenirs des uns et des autres, je me suis régalé de lire l'article sur le cerf-volant.

J'y ai appris qu'il tirait son nom du serpent, à cause de la ...queue !

Cela m'a rappelé un souvenir de mes dix ans à la grande ferme, à l'été 1942 ou 1943. Mon père Tony et ses deux frères (Francis et Paulo), aidés de F. Herrera, le bourrelier (père de Jeannot et Blasco) ont décidé un beau jour de construire un cerf-volant géant. Avec

baguettes de bois et toile de moissonneuse, il devait mesurer au moins quatre mètres sur trois et une queue immense. Tenu par trois ou quatre personnes, il a été tiré par un tracteur pour prendre son envol et, ensuite, il a fallu se mettre à deux ou trois pour le maintenir dans les airs. On a envoyé des tas de messages qui filaient à toute allure le long de la corde.

Un vrai bonheur !

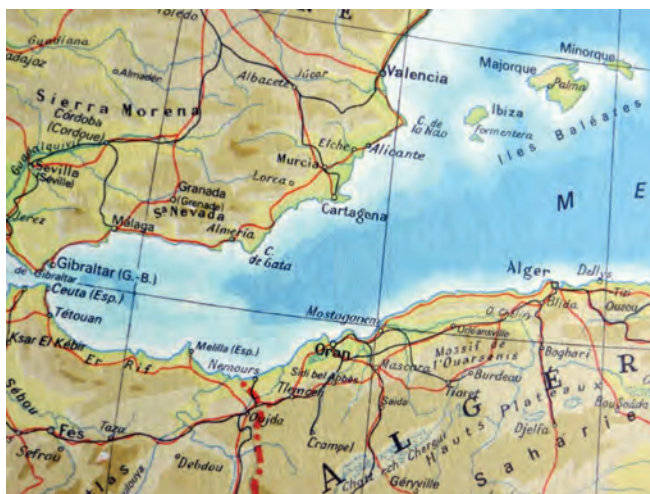
Louis Baylé

L'immigration espagnole à Saïda.

par Jean-Pierre.

J'ai un nom espagnol et je sais très peu de chose sur les origines de ma famille. J'ai toujours cru que mes parents étaient éternels et que j'avais tout mon temps pour leur poser les questions qui aujourd'hui me viennent à l'esprit alors qu'ils ne sont plus là. En m'adressant un document traitant de l'Immigration espagnole en Algérie, Nicole Sales-Morales a touché une corde sensible et réveillé en moi le désir de savoir et comprendre pourquoi je suis né et ai vécu à Saïda. Ce thème de l'immigration espagnole ne peut qu'intéresser tous ceux qui, comme moi, ont des origines hispaniques. A Saïda, ils étaient très nombreux et probablement, comme dans toute l'Oranie, majoritaires dans la population d'origine européenne. Comment en sommes nous arrivés là ?

Les espagnols en Oranie



Pour comprendre la présence des espagnols en Oranie, il faut remonter dans le temps.

Oran fut fondée en 902 par les marins musulmans qui occupaient l'Espagne mais en 1492, après sept siècles d'occupation le pouvoir islamique en Espagne capitule devant la suprématie des Rois Catholiques. Pour se prévenir du danger de nouvelles invasions musulmanes et mettre un terme aux ravages de la piraterie maghrébine, les troupes Espagnoles prennent la ville d'Oran en 1509 et en font, au XVIème siècle, une place forte en construisant de nombreux forts (Lamoune, de Santa Cruz, Mers-El-Kébir...).

En 1708, les Turcs s'emparent d'Oran et, en 1732, les Espagnols sont de retour.

En 1790, survient dans cette ville un important séisme faisant de nombreuses victimes. A la suite de ce terrible événement, le roi d'Espagne Charles IX entame des discussions avec le Bey d'Alger qui, après accord conclu le 6 mars 1792, prend possession d'Oran. Les espagnols quittent alors Oran où il ne restera qu'un seul européen. Jusqu'en 1830, les Beys firent d'Oran leur capitale.

Les espagnols sont restés trois siècles à Oran ce qui justifie peut être leur attrait pour l'Afrique du

nord. En fonction de la progression de la conquête de l'Algérie par les troupes françaises, mais aussi en fonction de leurs situations économiques, l'immigration des espagnols vers l'Oranie a pu prendre naissance et s'amplifier. C'est ainsi que l'Oranie, jusqu'en 1962, a été une terre de peuplement à majorité hispanique.

Pourquoi les espagnols ont-ils quitté leur pays ?

Dès le début de la conquête de l'Algérie, une migration fut organisée et même imposée (déportation de condamnés jusqu'à la fin des années 1840) par les autorités françaises. A partir des années 1850, une véritable politique de colonisation est mise en place avec distribution de terres à des sociétés ou aux futurs colons... Il s'agissait de créer une nouvelle forme d'exploitation agricole différente de l'économie traditionnelle du pays jugée insuffisante. Mais le peuplement de l'Algérie ne s'est pas fait sans difficulté... peu de français étaient disposés à tenter l'aventure malgré les conditions favorables qui leur étaient faites. Ceux qui s'y risquèrent ne résistèrent pas en général ni au climat ni aux difficultés d'exploitation et s'en retournèrent en majorité. Les autorités s'orientèrent également vers une « bonne » migration européenne, sélective et considérée comme la plus apte à la mise en valeur du pays. Des allemands et des suisses, essentiellement, furent recrutés par des agents diplomatiques dans les années 1850 mais, comme les français, ils supportèrent très mal le climat, les conditions de vie, les maladies (forte mortalité chez les allemands) et sont donc pour la plupart repartis chez eux.

C'est alors que les gros bataillons d'émigrants arrivèrent de pays plus proches (Espagne, Malte, Italie), pas toujours sollicités et considérés indésirables. Bien que ne bénéficiant pas de la colonisation officielle, les Espagnols affluèrent, d'abord en provenance des Baléares, puis des provinces méridionales et surtout du Levant. Dans ces régions, les paysans étaient réduits à la misère, à la mendicité et à la famine par de mauvaises récoltes, dont les conséquences étaient aggravées par leur croissance démographique. Leur migration, qui a culminé dans le dernier tiers du XIX siècle et jusqu'en 1914, s'expliquait parce que l'Algérie, et plus particulièrement l'Oranie, était d'une part une destina-



Balancelles

tion proche géographiquement, accessible grâce à des liaisons maritimes depuis Alicante, Carthagène... en une demi-journée de bateau pour un prix réduit, et, d'autre part attractive par ses besoins de main-d'oeuvre liés à la mise en valeur du pays et la présence antérieure d'une population espagnole à Oran.



Immigrés espagnols

Venant d'Almería, Murcie, Albacete, Valence et autres lieux, ils débarquaient à Oran, arrivant par la ligne régulière Valence-Oran, établie depuis 1846. Les Messageries impériales et autres compagnies espagnoles les transportaient par bateaux et balancelles au nom de Ville de Paris ou de Galiano

Pourtant, en matière de politique migratoire, les gouvernants espagnols étaient surtout favorables à un départ de leur population vers l'Amérique du sud, en particulier vers l'Argentine et Cuba, mais grand nombre de leurs ressortissants préféraient se rendre en Algérie. La France n'a pas fait d'obstacle majeur à cette immigration au 19ème siècle. Elle l'a tolérée pour favoriser la mise en valeur des terres avant de changer de politique dans les années 1920, allant jusqu'à réglementer le nombre des immigrants espagnols en Algérie en 1936.

Avec les pêcheurs et marins des Baléares au début de la conquête, les premiers venus à la suite de l'armée étaient charretiers, commerçants ambulants, cantinières ou prostituées pour les femmes. Puis leur succédèrent après les années 1860 les travailleurs agricoles (défricheurs ou cueilleurs d'alfa) de la région d'Alicante et, en moindre nombre, de celles de Murcie et d'Almería. Leur voyage ne devait pas être simple et de tout repos. La plupart prenait le bateau pour la première fois, certains sur les lignes régulières, d'autres (clandestins ?) sur des embarcations modestes (balancelles, petits navires de pêche et de contrebande). Même pour une courte traversée, le mal de mer ne devait pas les épargner. Ils ne pouvaient guère emporter d'affaires personnelles d'où l'image que l'on s'est fait d'eux, du migrant avec son baluchon qui pend au bout d'un bâton. Pour atteindre leur destination, ils devaient ensuite se déplacer, selon leurs moyens financiers, à pied, en charrettes, à dos d'ânes et, plus tard, en diligences ou en train lorsque ces types de locomotion étaient disponibles.

Voici ce que dit Jacqueline Bayle des migrants espagnols: « Les étrangers, les journaliers péninsulaires comme on dit, ont formé pendant longtemps le gros de la main d'œuvre agricole. Les étourneaux, les appellera-t-on encore quand la vigne connaîtra son développement. Parce qu'ils arrivent en même temps que les oiseaux

migrateurs, en automne et en hiver, pour la taille. Ils prennent à la tâche les travaux de la ferme, viennent tard, partent tôt. Car ils ont à cultiver quelque minuscule jardin loué ou acheté. Les années de disette dans leur pays, on voit débarquer en masse à Oran au mois de février, les Espagnols. Ils viennent pour la moisson ou pour la tonte. Ils laissent les vendanges aux femmes parce que c'est moins payé. Ils travaillent en groupe, l'un d'eux, le chef, défend les intérêts de tous. La ferme fournit l'abri et les vivres crus qu'ils cuisinent à leur façon dans les grandes poêles qu'ils amènent avec eux. Certains repartent chez eux, d'autres restent... Ce sont eux les premiers colons, ces pauvres gens d'Espagne, des Baléares, de Malte ou d'Italie. Ces journaliers, ces moissonneurs s'expatriant la capa de laine sur l'épaule, la poêle à frire ou la guitare à la main. Ces escargots, comme on les appela, moqueur. Tout leur bien tient dans un gros sac qu'ils transportent partout où ils vont. Ils ne sont jamais sûrs de l'endroit où ils dormiront le soir. »



Espagnols en Algérie

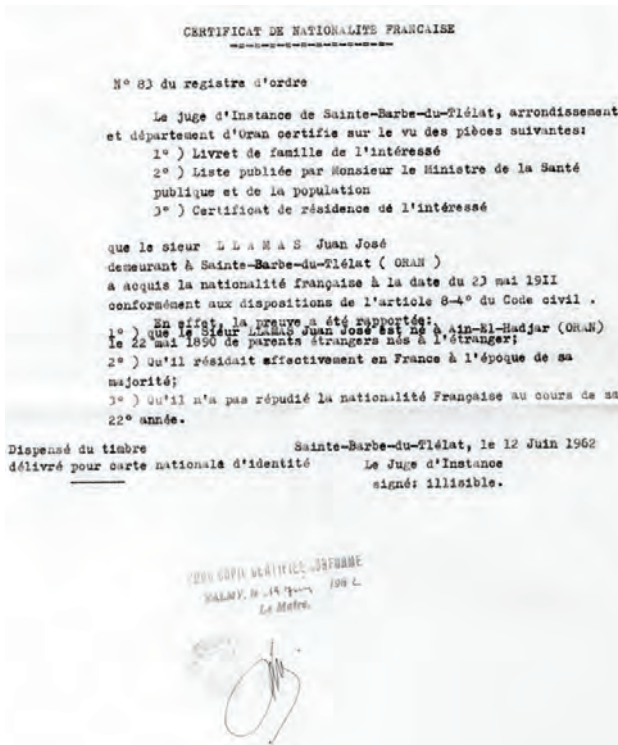
Leur arrivée suscitait de la méfiance à leur égard car ils vivaient dans des conditions précaires et exerçaient des métiers les situant au bas de l'échelle sociale. L'opinion auprès des autres européens leur était très défavorable (on les croyait de moralité douteuse, voleurs, déserteurs, échappant à la justice de leur pays).

Les premières migrations espagnoles vers l'Algérie étaient peut-être spontanées lorsque des hommes partaient à l'aventure. Par la suite, elles devaient être plus ou moins organisées comme le suggèrent le départ régulier à l'automne et le retour au printemps de nombreux saisonniers, agriculteurs journaliers pour la plupart. Les migrants étaient souvent originaires du même village et/ou appartenaient à la même famille, rendant visible l'organisation familiale de leur recrutement.

L'intervention d'intermédiaires de migrations venus recruter dans les régions les plus pauvres les travailleurs de la terre n'avait rien de spécifique au contexte algérien. D'ailleurs, le même processus est certainement d'actualité dans les migrations que subit l'Europe de nos jours. Dans le cadre de l'exploitation de l'alfa dans la région de Saïda, des sous-concessionnaires espagnols assuraient semble-t-il le recrutement pour la Compagnie franco-algérienne. Pour les orienter vers l'Algérie, ils pouvaient s'appuyer sur les équipes de journaliers, souvent petits propriétaires, qui se formaient chaque an-

née dans la plupart des villages de la région d'Alcánte pour aller travailler dans d'autres régions espagnoles.

Sans doute, dans les premiers temps de la conquête de l'Algérie, les femmes espagnoles devaient être très peu nombreuses parmi les saisonniers. Leur présence était plus évidente lorsque des familles entières (avec enfants et parents plus âgés) se déplaçaient. Elles représentaient près du quart des voyageurs dans les années 1880-90 et près de la moitié lorsque la famille finissait par abandonner l'idée de retour pour s'installer en Algérie où elle trouvait des conditions sociales et économiques plus favorables que dans leur pays d'origine. Bien



Certificat de naturalisation

entendu, cela a favorisé les mariages d'abord au sein de la population espagnole (la langue, les problèmes communs liés aux activités, hébergement ... permettaient les rencontres entre célibataires), puis, progressivement, entre Espagnols et Français.

La nationalisation des migrants espagnols

Par l'apport migratoire, mais aussi parce que leurs ménages étaient très procréatifs, le nombre des espagnols devenait de plus en plus important au point de représenter pratiquement la moitié de la population européenne (46,82% en 1866) et même de devenir majoritaire en Oranie. Cette supériorité démographique inquiéta les autorités coloniales qui, pour remédier à cette situation, proposèrent la naturalisation des étrangers (sénatus-consulte de 1865) puis celle automatique de leurs enfants nés sur le sol national (loi de 1889). C'est-à-dire que le droit du sol était substitué au droit du sang. Cependant ces naturalisations n'exclurent pas l'agitation xénophobe, qui s'exerça

jusqu'en 1914 devant l'importance numérique des citoyens d'origine étrangère (ils représentaient 45,6 % du total des Français en 1906) considérés comme « Français cinquante pour cent ». Mais la Première Guerre mondiale démontra que leur naturalisation n'était pas qu'administrative : en effet, en grande majorité les jeunes espagnols ont demandé la nationalité française, ce qui signifiait pour eux de partir pour le front, alors que l'Espagne restait neutre. En faisant leur service militaire et en participant à la guerre de 1914-1918 (tous les monuments aux morts des villes et villages d'Algérie pouvaient témoigner qu'ils étaient Français par le sang versé) les naturalisés ont fait la preuve de leur fidélité à la France. Cette prise de conscience mit un terme aux campagnes xénophobes et aux discriminations.



Cabanes

L'intégration-assimilation des Espagnols

Après leur nationalisation, l'intégration et l'assimilation des Espagnols se sont effectuées grâce au travail, au service militaire et à l'École, surtout après la grande guerre.

Les paysans espagnols, habitués dans la Péninsule à un travail dur pour un salaire journalier de misère sous un soleil implacable, se sont facilement adaptés aux conditions rigoureuses de la campagne algérienne, ce qui les rendait compétitifs par rapport à la main d'oeuvre française. Ils ont été considérés à juste titre comme un des piliers de la colonisation. Lorsqu'ils s'installent, les migrants espagnols, qui portent les mêmes vêtements que dans leur pays d'origine, s'abritent avec leur famille dans une cabane qui n'a rien à envier aux gourbis des autochtones. Ils cultivent un petit lopin de terre et au besoin se font embaucher comme journaliers chez un propriétaire voisin. Toute la famille travaille et, avec tellement de ténacité et de privations, ils finissent par prospérer. Ils peuvent alors construire ou louer une maison, toujours modeste mais plus confortable, un espace plutôt réduit où ils vivaient nombreux en accueillant plusieurs générations (à cette époque les « vieux » n'étaient jamais abandonnés).

Jacqueline Baylé nous rappelle que « Les espagnols surtout sont attirés par la terre. Il leur est pratiquement impossible de devenir propriétaire d'une concession sans capital. Arrêtés aussi par des inter-

aits ou la complexité des formalités administratives. Mais à certains d'entre eux il ne faut que quelques années pour racheter, avec des économies durement réunies, les fermes inachevées et déjà abandonnées par des français découragés ou décimés par la maladie. Des pionniers, certes, qui seront parfois le point de départ de grandes dynasties. » Sans oublier que « c'est d'ailleurs dans tous les domaines qu'espagnols et autres immigrés entreprennent et réussissent. Il peut suffire d'économiser et d'acheter un cheval et une voiture pour devenir transporteur. C'est l'origine de la réussite des Baylé à Saïda. »

Tout le monde est d'accord pour dire que l'école a été le facteur déterminant pour l'intégration-assimilation des espagnols. Ces derniers étaient pour la plupart analphabètes et incultes car issus des milieux sociaux très modestes des régions les plus défavorisées, retardées et illettrées de l'Espagne. La scolarisation massive de leurs enfants leur a permis d'acquérir les bases de la culture française, en particulier la langue.

On peut aussi citer d'autres facteurs comme la pratique religieuse (sermons, catéchisme) qui favorisait la diffusion de la langue française, l'enracinement local, le brassage du milieu de vie, la promotion sociale et la multiplication des mariages mixtes.

Le processus d'intégration-assimilation des Espagnols en Oranie a nécessité au moins deux générations. Elle était plus lente dans les milieux modestes ou lorsque leur concentration était importante. La première génération restait étrangère ne parlant qu'espagnol et conservant ses mœurs, ses traditions. La seconde était bilingue et naturalisée, adoptant de plus en plus des prénoms français tandis que leurs enfants étaient français, avec des prénoms français et utilisaient de préférence cette langue. Ainsi, d'une génération à l'autre, les migrants espagnols s'émancipaient du lien avec la mère patrie. A aucun moment, par leur culture, leur langue, leur religion, ils ne se sont enfermés dans une sorte de communautarisme comme on dirait aujourd'hui. Enfin, n'oublions pas qu'ils sont à l'origine d'un langage populaire et coloré, le pataouète, lorsque leur langue maternelle laissait progressivement la place à un français imparfaitement maîtrisé, auxquels s'est ajouté l'arabe. Quel plaisir d'entendre lors de nos réunions certaines expressions qui nous font rire aux éclats et nous entraînent instinctivement vers un passé si lointain et pourtant si proche

Ce qu'ont apporté les espagnols

Tout en conservant avec amour quelques traditions et coutumes de leur pays d'origine, les espagnols ont su s'adapter et s'assimiler à ce nouveau pays



tout en y laissant leur empreinte dans la société européenne à l'origine d'un nouveau peuple, celui des Pieds Noirs.

Rappelons que les espagnols sont

particulièrement chaleureux, aimant faire la fête. Ils sont incontestablement bruyants et tapageurs. Sobres, laborieux et résistants, ils peuvent aussi être fiers et exigeants, orgueilleux, et en certaines occasions, susceptibles, vindicatifs et brutaux. Sur le plan gastronomique, ils nous ont apporté leurs plats préférés comme le potaje, la paella, le gazpacho et, ne l'oublions pas, les migas ou plat des pauvres. La morue sèche et les sardines salées, la charcuterie, le pimentón et autres condiments occupaient une place d'honneur dans leur cuisine. Pour les pâtisseries il y avait, entre autres, les mantécaos, le touron à Noël et surtout les mounas indissociables des traditionnelles sorties lors des repas champêtres des fêtes de Pâques. Vous souvenez vous



de l'anisette que l'on prenait (et que nous prenons toujours) en apéritif ou simplement pour se désaltérer ? C'était pour rappeler les habitudes du pays que les espagnols eurent l'idée de préparer, comme ils l'avaient toujours vu faire, une boisson à base de « fleurs d'anis » qu'ils commercialisèrent sous diverses marques dont je ne vous ferais pas l'injure de vous les rappeler tant elles sont connues et consommées.

Les espagnols étaient grands amateurs de parties de cartes. Même s'ils jouaient à la belote, au 81, ils utilisaient surtout des cartes espagnoles pour s'adonner à la ronda ou à la brisca auxquelles il m'est arrivé d'y participer en famille.

La musique et la danse faisaient également partie de leur vie et donc de l'héritage qu'ils nous ont transmis. Je n'oublierai jamais que ma grand-mère fredonnait La Paloma, que l'on dansait le tango (La Cumparsita...), le passo doble (España cañí...) et que l'on écoutait des airs comme Quizás, quizás, quizás.... Nos parents, et même notre génération, ont été sous le charme de chansons espagnoles, comme celles interprétées par Joselito, Gloria Lasso, Luis Mariano ou encore Les Machucambos pour ne citer qu'eux, mais aussi de spectacles de danses typiques comme le fandango ou le flamenco et de cinéma où régnaient Carmen Sevilla, Sarita Montiel....

Autre trait de leur caractère, dans les familles, en particulier les pères et les frères, on surveillait d'un très bon œil les filles pour protéger leur vertu. Nous nous souvenons très bien qu'à l'époque de notre jeunesse, il était toujours difficile de les approcher...

C'est parce qu'ils appréciaient la corrida



que des arènes furent construites à Oran, dans le quartier d'Eckmühl. Elles étaient toujours pleines lorsque ce type de spectacle y était donné. Mon grand père, étant également aficionado, et alors que je n'avais pas encore 10 ans, m'avait emmené une fois assister à ce spectacle. J'avais été tellement impressionné et ébloui que lors d'une rédaction j'avais choisi ce sujet. C'est ainsi que, pour la première et seule fois à l'école primaire, j'ai pu obtenir une très bonne note dans cette discipline. Savez vous également que l'habitude de « faire le boulevard » nous a été transmise par nos ancêtres qui le pratiquaient en Espagne sous le nom de paseo ? et le pèlerinage de Santa Cruz n'est-il pas la résultante de leur forte imprégnation religieuse ?

L'immigration espagnole dans la région de Saïda

L'alfa, destinée à la fabrication de la pâte à papier, était ramassée dans le Levant espagnol mais, au cours des décennies 1850-1870, son exploitation intensive et selon une technique inappropriée, décima cette plante. C'est alors que sa collecte se reporta sur les hauts plateaux de Saïda où ce végétal couvrait de vastes étendues arides (mer d'alfa), espace naturel d'un pâturage extensif des populations nomades autochtones. C'est ainsi que des journaliers espagnols qui en avaient la tâche immigrèrent par milliers car, en 1874, la Compagnie Franco-Algérienne qui avait obtenu le privilège exclusif d'exploiter l'alfa sur une surface de 300.000 hectares dans cette région avait besoin de cette main-d'œuvre. En échange de ce privilège, l'Etat français avait octroyé à cette compagnie la première concession d'une ligne ferroviaire d'intérêt général d'Arzew à Saïda (175km). Il s'agissait alors d'assurer le transport de ce végétal jusqu'au port le plus proche qui est bien Arzew. Cet axe ferroviaire fut ouvert en 1879.

En 1880, la terrible misère qui sévissait dans le

désert algérien fit que la disette poussa vers le Nord les tribus nomades du Sahara qui se soulevèrent contre les Français pour les exterminer en profitant de la désorganisation militaire française dans le Sud oranais. Cette révolte se fit sous le commandement du marabout Sidi-Abou-Améma, qui prêchait la guerre sainte contre les chrétiens. C'est lui qui donna vraisemblablement à ces tribus le mot d'ordre pour le massacre général des Espagnols. Peu de temps auparavant, se produisit les assassinats de militaires français de Géryville quand ils s'apprêtaient à arrêter deux fanatiques de la guerre sainte qui prônaient ouvertement la révolte dans une tribu du Sud. Ces crimes furent le point de départ des hostilités.

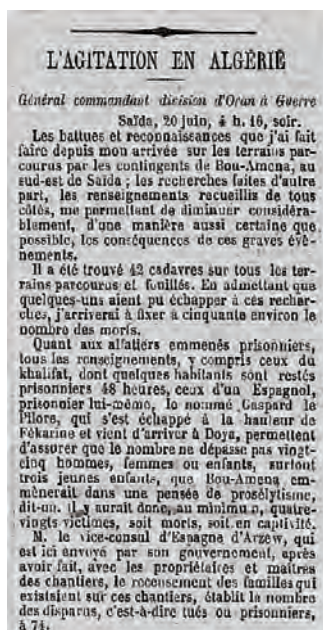
L'autorité militaire, inquiète enfin de l'agitation dans les tribus, prévint, le 10 juin au soir, la Compagnie franco-algérienne de faire rentrer tous ses agents. Mais il était impossible, en quelques heures, de faire revenir les chantiers disséminés sur un large territoire. Le 11 juin 1881, au point du jour, les massacres commencèrent. Les hommes de Abou-Améma attaquèrent par surprise des centaines de journaliers espagnols qui récoltaient l'alfa dans les champs de Khralfallah et Frenda, près de Saïda. Un grand nombre de ces derniers, sans armes et sans défense, furent torturés, égorgés et leurs femmes violées. D'autres furent capturés et emmenés par les hordes féroces et sanguinaires qui se retirèrent dans les montagnes après avoir mis le feu aux champs détruisant des milliers de tonnes d'alfa, pillant fermes et village. Quelques disparus furent ensuite retrouvés, corps mutilés, femmes nues, violées et ensanglantées. Ceux qui échappèrent au massacre, hommes, femmes, enfants, en grand nombre blessés et tous dans un état déplorable, se réfugièrent à Saïda.



Retour des Espagnols en Espagne

A la suite de cette horrible hécatombe et malgré la réaction rapide des troupes françaises pour garantir la sécurité des colons et porter secours aux sinistrés, l'exode des travailleurs espagnols, qui s'empressèrent de demander leur rapatriement, ne put être contenu. Près de 9.000 Espagnols revinrent dans leur patrie entre le 11 et le 22 juin 1881, la France contribuant par des subsides à leur rapatriement. La terreur qui régna parmi ceux qui ont vu de trop près ces bandits, les détournera à jamais de l'Algérie.

L'événement occupa durablement les premières



Ces deux résultats, provenant de sources et de moyens d'informations différents, sont tellement concordants qu'ils méritent une grande confiance. On constate, du reste, de tous côtés, le passage d'un grand nombre de familles espagnoles qui ont immédiatement fui les chantiers se sauvant dans le Tell et allant jusqu'à la côte, ou bien se sauvant dans l'Ouest, où aucun désordre n'a eu lieu.

C'est ainsi qu'on me télégraphie, ce matin, qu'il en est passé 500 à Sidi-bel-Abbes, 220 hommes et 301 femmes et enfants.

Tous ces gens ainsi échappés, n'ayant pas été revus à Saïda, où l'on connaît la nombreuse population des chantiers, ont été supposés massacrés ou prisonniers, et ce nombre se chiffrait par plusieurs centaines. On peut affirmer aujourd'hui que, fort heureusement, il n'en est rien.

A ces chiffres donnés ci-dessus, provenant soit de mes recherches, soit de celles du vice-consul, il faut ajouter 18 blessés qui sont en ce moment traités à l'hôpital de Saïda, l'état d'aucun d'eux n'est inquiétant.

Les chantiers, à l'ouest de la route de Géryville, n'ont, je le répète été l'objet d'aucune dévastation.

Quant aux pertes matérielles, j'ai reçu les notes de tous les intéressés; d'après leurs propres évaluations, le chiffre total n'atteint pas 100,000 fr. : dans ce chiffre est comprise la somme de 5,000 fr., estimation du sieur Dubreuil pour la maisonnette brûlée à sa ferme ou dégâts. Ce dernier crime a pour auteurs des Arabes des tribus et non des insurgés.

Il est à peu près certain qu'il y a aussi d'autres faits graves à leur imputer. Une enquête des plus sérieuses va être ouverte et poursuivie.

Presse du 23 juin 1883

colonnes de la presse espagnole : des discours indignés s'en prirent d'abord aux violences infligées à des compatriotes, puis aux conditions de travail très dures de ces journaliers, et enfin à l'apathie des autorités françaises.

Au niveau diplomatique, le 30 juin 1881, l'Espagne réclama de la manière la plus pressante des mesures énergiques pour venir en aide aux malheureuses victimes espagnoles de Bou-Amama, en particulier en indemnisant ses compatriotes et en garantissant à l'avenir leur sécurité lors de leur séjour dans le sud oranais. S'en suivit des échanges au cours desquels la France évoqua une réciprocité concernant ses propres ressortissants, victimes lors de l'insurrection cubaine et des troubles survenus sur le territoire espagnol où ils avaient immigré. Après accord des deux parties, dans des conditions satisfaisantes pour les relations entre les deux pays, des dédommagements équitables furent prévus pour leurs nationaux respectifs

Mais, avec le rétablissement de l'ordre dans la région du Sud Oranais et la sécurité des migrants garantie, d'autres ouvriers espagnols sont venus à Saïda* pour prendre la place de ceux qui étaient partis. La vie est ainsi faite... on oublie facilement les dangers encourus et, quand un courant d'émigration aussi puissant que celui des espagnols vers l'Algérie est établi, ce ne sont pas les accidents ou les malheurs comme ceux que nous avons eu à déplorer qui peuvent les en détourner.

*En 1886, la Commune Mixte de Saïda compte 295 Français, alors que les ibériques sont au nombre de 844.

Le parcours de mes ancêtres

À partir de cette synthèse sur la migration des espagnols vers l'Algérie, j'ai pu me faire une idée du parcours de mes ancêtres à l'origine de ma présence dans ce pays. Cela répond seulement en partie aux différentes questions que je me posais.

Comme la grande majorité des migrants espagnols, mes aïeux venaient du sud de l'Espagne (Andalousie et région de Murcie).

Mon grand-père paternel (né en 1863 à Andujar, Province de Jaen et décédé à Oran en 1928, était célibataire et probablement seul de sa famille lorsqu'il a immigré. Après le décès de sa première épouse (Mariage célébré à Aïn-El-Hadjar en 1894) il s'unit à notre grand-mère (née en 1876 à Guazamara, Almeria, et décédée en 1927 à Saïda) et s'installe aux Maâlifs où naît mon père en 1907. Journalier et s'occupant de chevaux, il était probablement employé dans l'une des fermes de cette région.

Mes arrières grands-parents maternels (Famille Llamas), tous deux natifs de Lucáinena de las Torres, Province d'Almeria, lui en 1851 (décès en 1931 à Saïda), elle en 1861 (décès en 1915 à Saïda), étaient mariés avant d'immigrer. Leur point de chute initial en Algérie, certainement en famille, est imprécis : Aïn-El-Hadjar (où notre grand-père est né en 1890), Saïda ou peut être Geryville où d'autres parents s'y sont installés ? Mon arrière grand-père était un paysan. A-t-il travaillé dans une ferme ou dans les chantiers d'alfa ?

D'après ces données, l'arrivée de mes ascendants en Algérie peut être située après le drame des alfatiers

et avant l'année 1890. Une certitude toutefois, tous étaient pauvres et analphabètes et ne parlaient que leur langue maternelle. Aucun d'entre eux n'a bénéficié d'une sépulture particulière sur laquelle j'aurais pu me recueillir.

Tous les enfants de la première génération née en Algérie avaient des prénoms espagnols.

Mon grand-père maternel a vécu une partie de sa jeune vie dans la région d'Aïn-El-Hadjar (rue de Geryville) où sont nés après lui ses deux frères, alors que mon père et sa famille étaient installés aux Maâlifs à la même époque. Selon les habitudes espagnoles, ils ont certainement contribué aux besoins familiaux en travaillant dès l'adolescence. A leur majorité, ils ont demandé et obtenu la nationalité française comme la loi les autorisait. C'est ainsi que grand-père, déjà marié et soutien de famille, a fait son service militaire puis a participé à la grande guerre, soit sept années passées sous l'uniforme français. De retour à la vie civile, il s'installe dans une petite ferme, louée à un propriétaire arabe, cultive la terre pour ses propres besoins mais aussi achète l'alfa récolté par des autochtones, qu'il cède ensuite à des entreprises spécialisées dans ce type de commerce. Son épouse, née Del Aguila, elle aussi de la 2ème génération d'origine espagnole, lui donne sept enfants. Cinq recevront des prénoms français tandis que deux filles hériteront du prénom d'aïeules. A la langue maternelle qu'ils pratiquaient en famille, s'est ajouté le français, pas toujours bien maîtrisé, et l'arabe. Toute la 3ème génération, dont ma mère, en se mariant a délaissé la ferme et la culture de la terre pour aller habiter en ville (Oran, La Sénia, Valmy et Saïda) où les hommes ont exercé des petits métiers (employés des CFA, chauffeurs de camions) tandis que les femmes restaient à la maison. Leurs enfants, tous avec des prénoms français, ont fréquenté Ecoles, Collèges, Lycées et Universités, avec des succès divers, maîtrisant enfin le français et, en ce qui me concerne de moins en moins bien l'espagnol (quelle honte !). Cette dernière génération a pu ainsi s'élever dans l'échelle sociale en exerçant des métiers plus valorisants que ceux de leurs ascendants. Ils étaient alors devenus des Français à part entière aussi bien dans leur statut que dans leur âme.

Sources :

Bachoud Andrée. 1999 *Les Espagnols en Algérie : questions sur l'identité et sur l'intégration*

Exils et migrations ibériques au XXe siècle.

Baylé Jacqueline : *Quand l'Algérie devenait française - 1981 - Fayard.*

Dulphy Anne. *Les Espagnols en Algérie coloniale : aperçus sur le processus d'assimilation.*

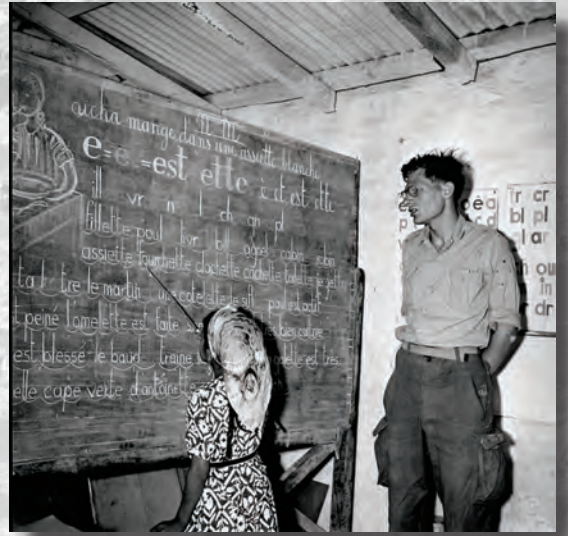
Jordi Jean-Jacques 2003 *Espagnol en Oranie Histoire d'une migration.*

Maupassant Guy de 1883. *Bou-Amama. Texte établi à partir de l'article Le prisonnier paru dans Le Gaulois du 28 juillet 1881.*

Moisan Jeanne 2015 *Migrant-e-s entre deux empires. Journaliers agricoles espagnols à Cuba et en Algérie dans les années 1880-1890.*

Temine Emile .*La migration européenne en Algérie au XIXe siècle.*

Vilar Juan Bautista. 1975. *Immigration et présence espagnoles en Afrique du Nord (XIXème et XXème siècles).*





Nous avons vu dans les précédents échos qu'Arthur Smet avait su, dans ses photographies, capter et sublimer les paysages naturels qui nous entouraient et les personnes qui y vivaient.

Il a photographié également ses compagnons d'armes, dans leur mission de maintien de l'ordre, sur les champs de bataille. Mais aussi, dans une autre mission tout aussi importante confiée à certains d'entre eux : celle d'instruire les enfants du bled.

Voici dans ce numéro quelques photos de ces « appelés instituteurs ».



La chasse aux calandres.

par Louis Baylé.

Parmi les chasses interdites, la plus mythique et la plus... pratiquée était sans conteste la chasse aux calandres, qui se faisait de nuit.



La calandre est la plus grosse des espèces d'alouettes du sud, principalement autour du bassin méditerranéen. À la fin des moissons, des vols entiers de plusieurs milliers de ces volatiles s'abattaient dans les chaumes de blé pour y trouver de la nourriture et y passer la nuit. J'ai participé des dizaines sinon des centaines de fois à ce braconnage nocturne, avec mon frère, mes cousins, mes copains de Saïda ou d'ailleurs. Très souvent, des ouvriers de la ferme, qui trouvaient là une bonne occasion d'avoir à volonté de la viande halal (comme les calandres étaient « ramassées » vivantes, ils pouvaient les égorger et respecter ainsi le rituel) se joignaient à nous.

Ils n'étaient d'ailleurs pas les derniers à faire des farces aux nouveaux venus, les perdant dans la nuit noire après avoir crié « Les gendarmes ! » et éteint la lampe à carbure. Tout cela se terminait dans une franche rigolade et avec un bon casse-croûte.

En 1946, l'été de mes quatorze ans, un jeune Algérois de seize ans vint passer quelques jours de vacances chez nous à la ferme, pour voir de visu cette fameuse chasse aux calandres de nuit. Son père, employeur de mon oncle René qui habitait Alger, ne voulait absolument pas croire à cette chasse nocturne où l'on ramassait les oiseaux à la main. Il croyait à un canular. Pour le convaincre, mon père invita donc son fils, Jacques, à partager quelques jours avec nous la vie du bled, dans le grand sud et, bien sûr, cette fameuse chasse de nuit.

En 1998, soit plus d'un demi-siècle plus tard, Jacques Saliba en écrivit ses souvenirs pour la revue L'Algérieniste.

Voici des extraits de son texte :

La chasse aux calandres : réalité d'un mythe
Si le récit que vous allez lire vous laisse sceptique, je n'en serai pas surpris. L'incrédulité de mon auditoire, quand je raconte cette histoire, ne me surprend plus depuis longtemps. Cependant, elle est authentique. Je ne fais qu'évoquer un souvenir de jeunesse. Les personnages que je cite, si ces lignes tombent sous leurs yeux, se reconnaîtront sans peine. Ils se souviendront, je pense, de ces quelques jours qu'ils m'ont offert de passer dans leur famille avec tant de gentillesse.

J'avais été invité par un collaborateur de mon père, René Delporte, à passer avec lui et son fils Pierre, dit Pierrot, quelques jours de vacances dans la propriété que possédait son beau-frère, dans le sud oranais, aux environs de Saïda. C'était, je crois, en 1946. J'avais alors seize ans. Curieuse idée, diraient sans doute les adolescents de cet âge, que de choisir un tel endroit pour y passer des vacances !... Et encore, ils ne connaissent pas l'endroit !

À l'arrivée du train venant d'Alger, Francis, le fils aîné de la famille Baylé, nous attendait au volant de la traction paternelle. La propriété, ce n'était pas la porte à côté, il s'en fallait d'un bon nombre de kilomètres. La fraîcheur relative d'une matinée d'été (nous avions voyagé de nuit) au départ de la gare faisait vite place, à mesure que l'heure avançait, à une chaleur de bon aloi. Mais j'étais jeune et le climat, chez nous, c'était comme ça. Le paysage que je découvrais n'avait rien à voir avec l'Algérois qui m'était familier. La haute plaine, couverte de chaumes s'étendait à perte de vue. [...]

L'accueil réservé par la famille Baylé fut chaleureux et bon enfant. La maison et la ferme témoignaient d'une prospérité sans ostentation. Sitôt installés, ce qui fut vite fait, Louis, dit Loulou, le cadet, entreprit de me guider dans la découverte de cet univers.

La ferme abritait un haras. On y élevait des chevaux de courses. Embarek, un étalon qui avait remporté quelques courses à Alger, en était l'orgueil. Il arrivait que Francis, le fils aîné, Loulou et ses copains, tentent à cheval de lever et de poursuivre un renard. Toujours le renard finissait par rejoindre sa tanière située dans d'anciennes carrières de sable.

Levés tôt le matin, nous explorions le domaine. En fin de matinée, la chaleur nous ramenait à la ferme. Avant le déjeuner, la douche, froide bien entendu, était de règle : il fallait apparaître propre pour passer à table. Dans la buanderie trônaient deux grands lavoirs de ciment. Nous y entrions. Il fallait enfoncer le bec du robinet en laiton dans un tuyau de caoutchouc. À l'autre extrémité de ce tuyau était fixé un « collier à douche » qu'on enfilait par dessus la tête: Madame Baylé, maîtresse de maison attentive, ne tenait pas à ce que, le ménage du matin fait, nous salissions la salle de bains.

Le mode de vie que je découvrais avait une dimension grandiose, avec quelque chose d'exaltant. Mais comment ne pas trouver normal ce qui m'était montré avec tant de naturel ?

Un après-midi, Loulou me dit : « Ce soir, nous allons aux calandres. »

Les calendes grecques, j'en avais entendu parler, mais ce n'était pas d'elles qu'il s'agissait. D'ailleurs, ce n'était pas calendes, mais calandres. On m'explique que c'était des oiseaux, approximativement de la taille d'une grive, bons à manger et qu'on capturait de nuit en se servant d'une cloche, d'une lampe, avec en plus un sac pour les y mettre... Comment croire une chose pareille ? À l'évidence, on se moquait de moi, on voulait se payer ma tête. Il était hors de question que j'avale cette histoire. Elle ressemblait par trop à

la légende de la chasse aux tchibecs qu'on racontait aux métropolitains, par préjugé naïfs, avides d'exotisme, tandis que nous autres n'étions peut-être pas les plus érudits, mais à coup sûr les plus malins. L'histoire, malheureusement, nous a par la suite fait prendre la mesure de notre candeur ! Mais c'est une autre... histoire !

Je refusai tout net de participer à cette prétendue chasse, mais toute la famille insista : la chasse aux calandres était une chose très sérieuse. D'ailleurs, nous mangerions des calandres le lendemain. C'était prévu, il n'y avait pas à revenir là-dessus.



L'estagnon

On m'expliqua le pyjama, c'était pour protéger les mollets. Sur ces étendues, on fauchait le blé court sous les épis : qu'aurait-on fait de toute la paille ? Aussi, avec la chaleur, les hauts chaumes étaient secs et durs comme des roseaux. Nous n'avions, comme tenue de tous les jours, que des shorts. Le pantalon de pyjama était la seule solution. On m'expliqua la lampe. C'était une sorte de grossier projecteur, confectionné avec « un bidon d'vingt litres » à section carrée qu'on appelait aussi estagnon dont on avait découpé le dessus. Tenu horizontalement, il projetait vers l'avant la vague lueur d'une lampe à carbure disposée astucieusement à l'intérieur, sans éblouir le porteur de cet original lumignon. On tenta de m'expliquer la cloche. Pour ce qui la concernait, les raisons restaient plus vagues. On supposait que c'était pour couvrir le bruit des pas : les calandres s'habituèrent au son mat d'une clarine qui allait croissant lorsqu'on s'approchait d'elles. Personne n'en était bien sûr. En tout cas, la cloche était indispensable.



Lampe à carbure

Alors, on prenait une cloche. Finalement, j'acceptai de participer à l'opération : d'accord pour le pyjama (on m'avait d'ailleurs dit : « Si tu veux venir en short, c'est à tes risques et périls », mais je ne porterais pas la lampe et pas question que je sonne la cloche. A la rigueur, le sac, je voulais bien, mais pas plus. En fin d'après-midi, il fallut choisir le théâtre de nos opérations nocturnes. Cela consistait à repérer les endroits, dans l'immensité des chaumes, où ces fameuses calandres avaient décidé de passer la nuit. Nous voilà partis en voiture, roulant en plein champ dans un crissement de bois sec brisé, sans difficulté puisque le sol était uniformément plat. Soudain, un, puis deux, puis plusieurs oiseaux s'envolèrent presque de sous nos roues. « Nous reviendrons là ce soir », conclut Francis qui, d'autorité, avait pris la

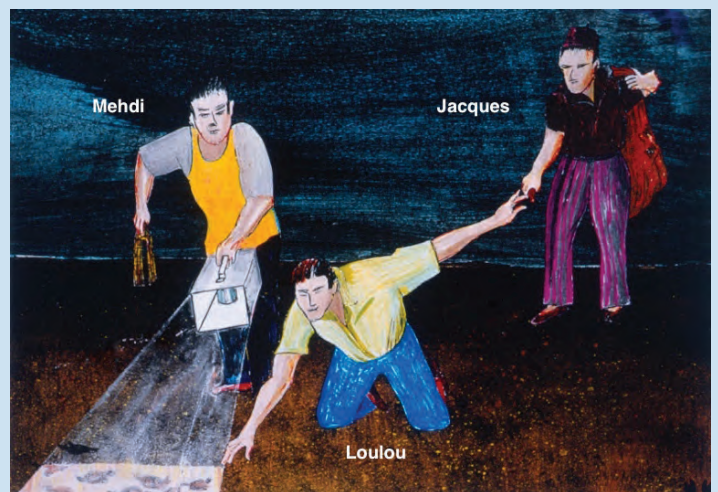
responsabilité des opérations. Je me demande encore comment il pouvait être aussi sûr de son fait, étant donné l'absence de points de repère, surtout en pleine nuit...

Après dîner, à la nuit noire, pyjamas passés, lampe équipée de carbure et d'eau, sans oublier la cloche et deux sacs « au cas où », nous repartîmes à nouveau en voiture, vers le gîte ainsi repéré. Vint le moment où, dans le faisceau des phares, quelques oiseaux brusquement tirés de leur sommeil s'envolèrent. « C'est là », dit Francis.

La lampe-projecteur derechef allumée, lumière dirigée vers l'avant, nous commençâmes à avancer dans les chaumes. Je portais le sac. Mehdi, de toutes les aventures, fils d'un ouvrier de la ferme, tenait l'encombrant projecteur de la main gauche et, de la droite, agitait la cloche ni trop fort, ni trop doucement : comme il le fallait. Il avait la technique, ça se voyait. Francis et Loulou, tous sens aiguisés, se tenaient de chaque côté de Mehdi, prêts à fondre sur les calandres. Pierrot cheminait derrière, à mes côtés, prêt à me relayer quand la fatigue se ferait sentir. Le spectacle son et lumière que nous offrions avait quelque chose de surréaliste. Sensible au cocasse de la situation, passablement ahuri, j'étais à la limite de l'hilarité, quoi que tout de même ébranlé : c'était pousser un peu loin la plaisanterie.

La suite dissipa mes doutes. « Regarde et écoute », me dit soudain Loulou. Dans le lointain, une lumière venait d'apparaître. Mehdi cessa d'agiter sa cloche. Le son lointain d'une autre cloche au son mat, sans doute semblable à la nôtre, était bien perceptible. Une seconde, puis une troisième lueur apparurent... La nuit s'emplissait de tintements. Décidément, les proportions de l'affaire rendaient de moins en moins crédible l'hypothèse d'un aussi vaste complot. Nous reprîmes notre progression. Loulou se baissa vivement.

Il montra, dans sa main, une boule de plumes fauves qui se débattait fébrilement. Hop ! Dans le sac. « Tu vois, ce n'est pas une blague ! » Aux pieds des chaumes, au fur et à mesure de notre avance, nous découvriions les calandres pelotonnées entre les mottes de terre. Il fallait avoir le geste prompt. La moindre maladresse était sanctionnée par l'envol éperdu de plusieurs oiseaux. Autant de perdus pour nous. Soudain, Francis s'immobilisa. Mehdi éteignit vivement la lampe, figé par l'attention. Je me demandais ce qui arrivait. « Les gendarmes... », dit Loulou. En effet, les lueurs visibles dans la nuit à l'égal des nôtres s'éteignaient une à une. En un instant, on n'entendit plus d'autre bruit que celui de la vaste nature



nocturne. J'appris alors que cette manière de procéder était illégale. Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'en fait, nous n'étions ni plus ni moins que des braconniers ! Sur cette platitude, les lumières se voyaient de loin. Il était donc facile de repérer les groupes de ramasseurs de calandres. À condition de vouloir le faire. Et je me demande bien si les gendarmes étaient aussi redoutables.



Henri Paès mimant le ramasseur de calandres

Je me demande même s'ils ne participaient pas à ce sport, bien qu'il soit, pour eux, dénué du piment du risque, fut-il illusoire. Nous nous trouvions donc immobiles, aux aguets. Passé un moment, une lumière réapparut dans le lointain, puis les autres. Ainsi font les grenouilles dans un oued, qui se taisent toutes à la fois au moindre pas. Lorsque le danger leur semble éloigné, elles reprennent l'une après l'autre leur chœur. Rassurés, nous reprîmes notre récolte, tantôt fructueuse quand nous traversions une zone où, au crépuscule, un vol important s'était abattu, tantôt décevante quand aucune calandre n'apparaissait dans le halo de notre phare rudimentaire.



La prise d'une nuit

La nuit avançait. Harassés par notre quête hasardeuse, et satisfaits de notre récolte, nous décidâmes du retour. Je me demandais comment diable nous allions faire pour retrouver la voiture dans l'immensité nocturne. Il semble que mes compagnons avaient un radar dans la tête ! Dire qu'ils y retourneraient en droite ligne serait exagéré. Toutefois, avec un

minimum de tâtonnements, nous rejoignîmes le véhicule qui nous attendait, tous feux éteints, bien entendu. Rentrés à la ferme, les volatiles furent libérés dans une volière qui, je ne sais pour quel usage initial, avait été édifée dans la cour. Le lendemain, j'appris que nous avions ramené quelque cent vingt calandres et que le score était plutôt modeste.

Naturellement, comme prévu, nous eûmes les calandres au repas de midi suivant. Le reste avait été partagé entre les ouvriers.

Mon séjour s'acheva. On me conduisit à la gare. Au moment du départ, on me remit une boîte de carton au couvercle percé de trous. De petits grattements, à l'intérieur de cette boîte, révélaient qu'elle dissimulait une vie. Entrouvrant le couvercle, je découvris une gerboise. Ces petits rongeurs des champs que de longues pattes arrière font ressembler à de minuscules kangourous et qui, comme eux, progressent en bondissant, m'avaient émerveillé lorsqu'au hasard d'une promenade, nous en avions surpris. On m'avait montré leurs terriers. Les galeries étroites et très profondes rendaient la capture des gerboises fort difficile : il fallait creuser longtemps pour un résultat aléatoire. Le geste me toucha d'autant plus. Ma gerboise, privée de grands espaces, mourut quelques jours plus tard. Dire que nous étions des sauvages, pillards de la nature, serait ne pas prendre en compte l'époque et le contexte. Dans ce grand pays qui était alors aussi le nôtre, hormis les concentrations des villes et des plaines littorales, la densité de peuplement était faible. Dans ce que nous nommions « l'intérieur », les animaux trouvaient un tel espace qu'on pourrait dire qu'ils étaient chez eux et à l'aise. Leur prolifération compensait immédiatement les prélèvements humains. La nature jouait sans peine son rôle régulateur. J'écrivais, en préambule, que la narration de cette chasse singulière trouve peu de crédit. Pourtant, excepté peut-être quelques détails estompés par le temps, j'affirme que l'essentiel est absolument authentique. J'espère que survivent quelques descendants de colons du Sud oranais qui ont fait comme moi cette expérience, ou qui ont entendu leur père le leur raconter. »

Grâce à la revue L'Algérieniste, cinquante-deux ans après, j'ai pu joindre Jacques Saliba que je n'avais plus jamais eu l'occasion de revoir depuis cet été 1946. Nous avons longtemps parlé au téléphone de cette fameuse chasse aux calandres qu'aujourd'hui encore la plupart de ceux à qui on la raconte prend pour une blague à la marseillaise.

J'ai participé de nombreuses fois à cette chasse singulière. Il nous est parfois arrivé, rarement, de rentrer bredouilles, sans le moindre oiseau. C'était alors la honte, sachant que d'autres équipes des fermes voisines, dont on avait vu les lumières au loin, se vanteraient de leurs sacs pleins. Peu importe. Nous avons vécu un bon moment, fait de franches rigolades, de farces et de rires ; la quantité de calandres attrapées était un plus que l'on appréciait aussi. Mais je peux vous dire, pour l'avoir souvent vécu, que le spectacle son et lumière offert par ces équipes en chasse à des kilomètres de distance, sous un ciel d'encre, dans ces plaines à perte de vue, avait quelque chose de surréaliste. C'est encore un des souvenirs qui m'ont le plus marqué durant ces années-là !

Le virevoltant

par Joseph Giménez.

Chacun se souvient peut-être de ces westerns où l'on voit, dans des paysages désolés, des boules d'herbe sèches, privées de leurs racines, qui roulent au gré du vent.... On les appelle des « virevoltants ». Il n'y a que quelques années que je me suis soucié de connaître ce nom ; c'est pourtant cette image qui a toujours collé à ma vie, l'image de ces boules qui roulent et qui traversent campagnes, routes et chemins sans qu'on ne se soucie de leur destinée.

Enfance et adolescence



STUDIO CLAIRE — 7, RUE JEANNE D'ARC — SAÏDA

La graine a poussé dans ces terres ingrates qu'on appelait parfois les Eaux Froides, près des Eaux Chaudes (Saïda). Qui connaissait dans cette région les terres des frères Giménez, pauvres, caillouteuses, traversées par un maigre oued, personne !

C'est là que j'ai passé ma première enfance, entouré de mes frères et sœurs et de mes cousins et cousines, Hélène, Carmen, Antoine, le petit cousin, car chacun des frères Giménez avait un fils Antoine,

du prénom du grand-père, alors, lui, c'était le petit cousin. Ils étaient les plus proches. Nous vivions ensemble notre enfance sauvage, rustique (sans eau courante, sans électricité), austère aussi, de cette austérité des paysans, de ces paysans d'origine espagnole.



Les parents Marie-Jeanne Roquemora et José Giménez



Antoine, Ange, Marie-Jeanne, Joseph et Anne-Marie



Joseph, Ange, Marie-Jeanne et le cousin Antoine

Pour nous, les seuls autres parents que nous fréquentions, trois à quatre fois dans l'année, c'était la famille Gazau, dans sa ferme avant qu'elle ne soit brûlée, puis à Charrier. Dans ce village était la maison des grands-parents maternels et de tata Rose l'épouse de Tonton René Gazau. Y vivaient aussi tata Angèle, l'autre sœur de maman et tonton Tio, égorgé au bord de la rivière, alors qu'il cherchait de l'herbe pour les lapins. Il avait plus de 70 ans ! Nous n'avions pas de famille à Saïda.

À l'âge de six ans, je me suis retrouvé dans une pension de famille, chez les Canton, où, à l'exception de mon frère aîné, nous sommes tous passés. De braves gens qui habitaient rue Michelet ; mais si l'entrée de l'appartement donnait sur cette artère, presque en face de M. Bernabeu, le facteur, nous passions toujours par la cour qui s'ouvrait en face de la limonaderie Freund, rue Delbecque. A gauche, celle-ci nous conduisait, après avoir traversé l'avenue Gambetta, vers l'école Berthelot où j'ai été scolarisé en primaire, et, à droite, au



École Berthelot - Année 1953-1954 : Classe de CM2

petit Vichy où M. Canton, de son pas boitillant, nous emmenait le dimanche pour notre sortie.

Bien sûr, nous avons des camarades de classe, je me souviens des plus proches, Paulo Duteil, Fuster, Marin, mais nous ne fréquentions personne. Nous jouions devant la porte de la cour ou au nain jaune, parfois, dans l'appartement de Mlle Caire, la chapelière.

Un dimanche sur deux ou trois, papa venait nous chercher avec la vieille Peugeot 302 noire pour aller à la ferme.

De mon parcours en primaire, j'ai encore gravés

dans ma mémoire les noms de mes maîtres et maîtresses : Mme Bariteau, Mme Adam, M. Bentolila, M. Torres, M. Simon (j'en tremble encore).



Lycée Laperrine de Sidi-Bel-Abbès

Après eux ce fut la 6ème et l'internat au Lycée Laperrine à Sidi Bel Abbès, où j'ai senti le poids de l'éloignement, la solitude au milieu des autres, venus comme moi de quelques fermes ou de villages voisins, oui, la solitude et surtout l'injustice qui m'a marqué plus que l'enseignement que j'y ai reçu ou subi parfois. Pour ma première langue vivante, on m'a imposé l'Arabe alors que j'avais choisi Anglais ou Allemand, je n'ai jamais rien appris.

Le régime disciplinaire, autre injustice ! Si vous étiez externe, vous pouviez écopier d'une colle de deux, quatre, six ou huit heures au pire. Pour les internes, c'était systématiquement huit heures... on haïssait les externes. On accumulait vite des chapelets de dimanches sans sortie ; pourtant, je n'étais pas un enfant terrible, mais un enfant qu'on enferme pendant plusieurs dimanches de suite et même plusieurs jours pour un week-end prolongé et qui devient un animal sauvage !!!!! Alors, oui la révolte a grondé. Ce dimanche là, nous n'étions que deux potaches consignés, emprisonnés dans ce grand lycée, Jean Brémond et moi. Nous avons arraché chacun un portemanteau et cassé des carreaux, beaucoup de carreaux. Il n'y avait personne, aucune surveillance, seuls les employés de la cuisine étaient de service.

Qui condamnerait-on de nos jours ? Ce fut le conseil de discipline, l'exclusion temporaire, le paiement des réparations et une énorme raclée à la maison. Les parents n'avaient pas de bourse, pas de sécurité sociale, pas d'allocations familiales et ils se sacrifiaient pour qu'on puisse faire des études.

A la rentrée, je redoublais la 5ème, mais cette fois au Collège Moderne de Mascara (c'était son nom), autre prison, même régime.

Qui étaient mes amis d'alors ? Je ne m'en souviens plus. Les potaches, étaient comme moi des enfants qui, les dimanches et pour les vacances, repartaient chez eux rejoindre leurs fermes ou leurs villages aux quatre coins de la région.

Le souvenir le plus douloureux que je garde de ces années, c'est de m'être battu (la seule bagarre de ma vie) avec Paulo Duteil pour être chef de table, c'était pourtant mon seul ami de l'école primaire à Saïda car il habitait tout près de la famille Canton.

Entrée dans la vie active

Après la classe de seconde, j'ai quitté le collège de Mascara et j'ai postulé pour être instructeur. J'ai été nommé pour un remplacement de trois mois à Nazereg. C'est la seule période où j'ai vécu à Saïda ou tout près. Mais

la boule de virevoltant a continué à rouler et, après Noël, j'étais affecté à Mogharrar Foukani, seul d'abord, puis rejoint par André Escobar. Pendant le voyage en train, ces mêmes boules sèches nous accompagnaient visibles entre les réseaux de barbelés électrifiés longeant la voie ferrée.

Nous logions à la Section Administrative Spécialisée (S.A.S.). Le 19 mars 1962 est arrivé, c'était la Saint Joseph bien sûr, mais c'était aussi le jour du cessez-le-feu qui a fait partir les militaires de la S.A.S. et de la Légion, située à la gare à environ un kilomètre plus loin. Avec Escobar, nous étions dès lors les seuls Européens, dans cette magnifique oasis nichée au milieu des rochers après Aïn-Sefra sur la route de Colomb-Béchar.

J'AVAIS une classe d'Initiation (C.I.), 54 élèves de 5 à 17 ans, et je préparais les modèles d'écriture, au porte-plume, sur les cahiers des enfants



quand l'Inspecteur, M. Serrano, est entré dans ma classe en cette fin d'après-midi, d'un jour d'avril ou de mai, je ne m'en souviens plus. Il m'a reproché de faire ces modèles en classe, mais m'a félicité d'en faire encore par les temps qui couraient. Il nous annonçait également la tenue d'une réunion pédagogique à Méchéria qui n'était pas la porte à côté. Nous y sommes allés par le train et au sortir de la réunion nous avons fait du stop, non pas pour rejoindre nos postes, mais pour nous rendre à Saïda. Les voitures qui circulaient étaient rares. En voilà une ! elle s'arrête ! zut, c'est l'inspecteur ! « Montez » nous dit-il et il nous a emmenés à Saïda. Il savait bien, lui aussi, que c'était la fin.

Départ d'Algérie

En cette période troublée, indécise croyait-on et dangereuse, mes parents m'ont demandé de partir en France. J'ai pris le car pour Oran, arrêt à La Sénia, puis presque trois jours d'attente et ... enfin une place ! J'ai sauté par-dessus la barrière et me voilà dans une caravelle pour Marseille où je ne connaissais personne ! la France, où je ne connaissais personne et où j'ai passé un été d'errance. C'était la liberté ! Je n'avais pas conscience que mes racines venaient d'être coupées à jamais.

Après cette vie d'isolement à la ferme, ces années de lycées-prisons, cette société coupée en deux, entre Arabes et Européens, et peut-être plus encore car entre Européens il y avait aussi ces « castes » peu visibles formant ce peuple de Pieds Noirs que je ne renierai jamais, mais qui étaient bien là : les Français de souche, les Patos, les Espagnols, les Italiens, les Maltais, les Juifs, les ..., les ..., tout ce qui nous enfermait et que la guerre n'arrangeait pas.

Je n'ai jamais connu une seule fille en Algérie. Pas de copains, pas de copines, alors la France, à

dix-neuf ans, oui, c'était la liberté !



Mes parents ont quand même dû partir en septembre, sombre période pour nous tous ! Un logement vacant à Valras Plage, puis à Béziers un vieux logement près de la cathédrale St Nazaire, une belle vue sur l'Orb, mais un logement

si vieux que quelques années après la toute nouvelle Devèze nous paraissait un luxe.

Pendant ce temps, j'ai fait l'armée à Nîmes, puis je suis parti en Alsace. Pourquoi l'Alsace ? ... parce que j'avais connu une Alsacienne, en vacances dans le Sud, dont les parents étaient viticulteurs et recrutèrent pour les vendanges. Mes frères, Antoine et Ange y sont aussi venus car nous n'avions pas de travail et je ne pouvais pas faire valoir mon activité en Algérie, tous les dossiers des instructeurs ayant brûlé avec l'École Normale d'Oran.

Mes frères sont repartis à Béziers et moi, je suis resté en Alsace. Je m'y suis marié.

La boule de virevoltant a continué à rouler.

En 1964 j'ai été reclassé (merci maman qui avait gardé mes ordres d'affectation à Nazereg et Moghrar Foukani, que j'avais chiffonnés et jetés, mais elle les avait récupérés et gardés précieusement, ce qui m'a permis d'être reclassé dans l'Education Nationale). J'ai donc été recruté comme surveillant à Sancoins, dans le Cher. C'était un nom prédestiné pour une boule qui roule ! A la rentrée suivante, j'ai eu ma mutation pour l'Alsace.

La bougeotte m'a repris, et en janvier 1966, mon épouse et moi sommes partis enseigner en Algérie, près de Tiaret. Nous avons laissé notre fils Yves d'un an et demi chez mes parents à Béziers, ils ne voulaient pas qu'on l'emmené.



Départ en famille pour le désert

Nous sommes restés en Algérie jusqu'en 1970. J'ai fait connaître à ma petite famille Saïda, Franchetti et la ferme qui était sur cette commune. Nous y sommes retournés plusieurs fois. Nous avons également vu les cimetières profanés, dévastés, saccagés, pillés de Franchetti et de Charrier. Dans ce dernier, je ne sais par quel miracle, j'ai retrouvé la plaque tombale de mes grands-parents maternels, intacte. Je l'ai ramenée chez mes parents à Béziers ainsi qu'un petit sac de terre de leur ferme. A Saïda, le cimetière était intact et entretenu, j'ai pu m'incliner sur la tombe de mes grands-parents Giménez.

A cette époque, j'ai revu à Saïda Henri Mora l'instituteur et, à « La Patriote » devenue MCS, Antoine Méréa et Alain Crach, mais aussi M. Garcia, garagiste près de l'école Berthelot, qui a réparé ma voiture en panne.

Juin 1970, le sirocco m'a ramené en Alsace. Reprise des études et intégration dans le corps des instituteurs.

A cette époque, les seuls Saïdéens que je voyais lors de mes visites aux parents à Béziers étaient Christian Heim et mes cousins et cousines : Pierrot Ramos, le mari de Carmen et leurs enfants, Claude Alberto et ma cousine Hélène. Deux hommes exceptionnels. Quel personnage ce Pierrot ! un fou du travail, un fou de la fête, un fou de l'esprit de famille ! C'est lui qui a fermé les yeux de ma mère dans sa maison de retraite à Saint-Gély-du-Fesc et qui m'a appelé pour me l'annoncer.

Sept ans en France, un peu d'université, un diplôme de Français langue étrangère et le Mistral qui souffle à nouveau, entraînant le virevoltant vers l'autre rive de la Méditerranée à Alger.

Nous sommes en septembre 1980. Trois années au lycée Descartes à Alger, beaucoup de voyages dans ce pays devenu étranger, même Saïda, sans Saïdéens, la ferme délabrée, rien ! aucune émotion.

Le vent se remet à souffler un peu plus fort, lequel était-ce ? ... il m'a emmené avec ma famille Outre-Atlantique. Six années au Lycée franco-mexicain de Mexico, six ans de voyages et de découvertes magnifiques. Vrai que c'est beau et pittoresque, mais mes racines n'étaient pas là, néanmoins la famille s'est enrichie d'un petit Mexicain.



Pyramide Téotihuacan (Mexique)

Sept ans de plus à 1.000 kilomètres de Mexico, à la Laguna (Torreo, Gomez Palacio, Lerdo) pour enseigner aux enfants du personnel de l'usine Renault qui y fabriquait des moteurs.

Là, ça ressemblait un peu à Méchéria, les herbes sèches en boule y roulaient sous un soleil torride. Après treize années de Mexique, retour en Alsace en 1983.

Cinq ans à fond dans deux écoles et ... une séparation, un divorce !



Joseph devant le village de Weendoo Diami (Sénégal)

Mais que faire ? on ne lutte pas contre le vent, cet harmattan qui m'emmène à nouveau vers l'Afrique, il est si fort qu'il me dépose au-delà du désert, au Sénégal.

J'y suis encore, depuis vingt ans avec une nouvelle épouse et trois garçons, un gaillard de deux mètres, qui aura dix-huit ans bientôt et des jumeaux de douze ans.

Les Saïdéens ? Je ne vois que les noms dans l'Echo de Saïda, comme dans un rêve, des noms qui me parlent parfois, mais sur lesquels je n'arrive plus à mettre un visage. Ils s'en vont peu à peu : ma sœur Marie-Jeanne, venue mourir chez moi, au Sénégal, ma mère dans sa maison de retraite, mon frère Ange, enfermé dans ses souvenirs, seuls lieux où la vie avait encore un sens, et dernièrement Pierrot Ramos qui part sans prévenir alors que quelques jours plus tôt il me disait au téléphone qu'il allait rentrer d'Espagne car il avait des travaux à faire dans sa maison de Lavérune.

Chaque jour la liste s'allonge ; nous sommes une espèce en voie d'extinction, une espèce qui a cru, qui a eu foi en la France ; où est notre France ?

NDLR : Merci à Joseph pour ce parcours «virevoltant» qui pourrait inspirer quelques lecteurs de notre bulletin.



Un virevoltant

Ce qu'il nous reste, et qu'on peut appeler nostalgique, c'est l'âme de notre ville, de notre région.

Un proverbe africain dit « *Lorsque tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens !* »

Joseph Giménez, un Saïdéen de nulle part, mais Saïdéen toujours !

SOLUTIONS DU N° 152

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
1	F	I	G	U	I	E	R		D	O	S					
2	I	D	E	S		P	O	P	O	T	E					
3	G	I	N		P	I	U		M	E	C					
4	U	O	S		A	N	G	L	E		H					
5	E	T			L	E	E		S	T	E					
6	F	I	B	R	E	S			E	T	E	S				
7	L	E	R	O	T				G	I	T					
8	E		E	S			E	P	O	Q	U	E				
9	U		V	E	R	T	E		U	S		O		M	I	
10	R	E	A					R		E			R	A	I	D
11		G		M	E	D	I	T	E	R	R	A	N	E	E	N
12	B	A	C	O	R	E		E				A	G	I	L	E
13	O	L	E	R	O	N			N	O	I	R	E	S		E
14	U		P	I	S	T	E	U	R		E		E		P	C
15	T	N	E	L				C	E		S		S		F	U
16	U	E		L	I	D	O		V	I	T	A	M	I	N	E
17	R	I	V	E		A	L	P	E		S	O	U	C	I	
18	A	G		S	O	L	E	I	L			A	R	U	S	E
19	G	E	L		I	L		S	U	C	R	E	E	S		T
20	E	S	E		L	A	T	E	X		S	O	S		D	E

INTERNET



Retrouvez vos trois espaces Internet :

- Site tous publics : <http://saida.pagesperso-orange.fr>
- Forum privé : <http://saida.nostalgerie.xooit.com>
Accès privé sur simple demande à Hubert Méréà : hubert.merea@orange.fr
- Archives de l'Amicale et trombinoscope : www.saidarchives.fr
Accès réservé, voir Échos précédents

**RESULTAT JEU CONCOURS
MOTS CROISÉS**

Le mot caché proposé sur l'Echo de Saïda 152 était :

MORACÉES

Le gagnant est Hubert Ortéga.

JEU CONCOURS

Nous organisons un jeu concours basé sur les mots croisés. Il consiste à découvrir un mot en utilisant les lettres trouvées dans les cases numérotées et de l'adresser à l'attention de Jean-Pierre Diaz Echo de Saïda - 3 rue des Aphyllanthes 34790 GRABELS ou par mail à echodesaïda@gmail.com. Un tirage au sort parmi ceux ayant répondu correctement désignera celui qui recevra, au choix, l'un des ouvrages édités par l'Amicale des Saïdéens.



Horizontalement

1-Copier 100 fois un mot, coups de règle sur le bout des doigts, coups de savate sur les fesses... en faisaient partie à l'école Berthelot. -Habitant du même pays que Nana Mouskouri. 2 -Du verbe savoir. -Relevé d'Identité Bancaire. -Aliment de base fait de farine, d'eau, de sel et de levain. -Version Originale. 3-Du verbe rire. -Précède Git dans une épitaphe. -Trois points cardinaux sans le Sud. -État du nord-est de l'Afrique dont la capitale est Khartoum. 4 -On y trempait la plume sergent-major pour écrire (Deux mots). -Disque-jockey. 5 -Oiseau passereau brun clair et bleu de la famille des Corvidés. -Coiffure de cérémonie portée par les évêques. -Le contraire de beaucoup.

6 -interjection servant à interpellé, à attirer l'attention. -Tond mais aussi ennuie, importune. -Est anglais. 7 -Action d'allonger en exerçant une traction, une pression. -Mot familier voulant dire supplément. -Pays de Castro. 8 -Transpire, dégouline. -Sans danger, certaine. -Le contraire de mou. -Pronom à la première personne du singulier. 9 -Ile de l'Atlantique. -Article défini. -Rivage du bord de mer. -pronom personnel au masculin pluriel. 10 -Epuisée, fatiguée. -Sentier de Grande Randonnée. -Mille-pattes noir et cylindrique. 11 -Fin de verbe. -Le foot à Lyon. -L'épouse de l'oncle en espagnol. -Avoir l'audace, le courage de. 12 -Elles permettaient de vérifier les connaissances des élèves chaque mois. 13 -Lessive qui lave plus blanc que blanc selon Coluche. -Choyée, comblée mais aussi pourrie, cariée. -Permettait de vérifier les connaissances en orthographe chez l'élève. 14 -Qui est sans tache, propre, soignée. -Ouvertures, passages offrant la possibilité de sortir. 15 -Société Anonyme. -Détermine le poids. 16 -Permettaient d'écrire à l'encre (Deux mots). 17 -Suspendu au mur, il permettait au maître d'écrire ce que tous les élèves devaient voir (Deux mots). -Initiales de Pied Noir. 18 -Enlevai, retirai. -Pays transalpin dans sa langue d'origine. 19 -Elle recueille les bulletins de vote. -Du verbe lire. -Mesure visant à instaurer le prélèvement d'un certain taux sur des produits ou services. 20 -Moment attendu pour jouer dans la cour. -Il peut être masculin ou féminin.

Découvrez le mot qui se cache!

1	2	3	4	5

Verticalement

1 - Instruments servant à tracer des lignes droites ou à mesurer. -On était tenu de les apprendre. - Construction nettement plus haute que large pouvant avoir un rôle défensif. 2 -Etablissement industriel. -Plus familial que vous. -Parfum caractéristique des mets. -Celui qui fait paître les troupeaux et qui les garde. 3 -Sans vêtements. -Assemblages de feuilles de papier enregistrant régulièrement le travail et les résultats des élèves. -Eléments du langage. -Long siège, avec ou sans dossier. 4 -Prononcer des

paroles d'une voix très forte, pour exprimer quelque chose. -De bas en haut, met sur un support, un appui. -Il permettait de protéger nos vêtements. 5 -Sépare dans un ensemble de choses ce que l'on doit conserver ou éliminer. -Le plus fort à la bataille. Discours, louange, compliment. 6 -Deux romains. -Élément de ponctuation. -La sienne. -Aida, appuya, seconda. 7 -S'est soumis aux ordres de quelqu'un ou à un règlement. -Renouvelle l'air, ventile. -Gamin déluré et malicieux de Paris. -Conjonction de coordination donnant le choix. -Ancien Do. 8 -Ils peuvent être communs ou propres. -Endroits où l'on trouve à se loger, où l'on peut coucher. -Axe routier. 9 -Dépouiller par violence, fraude ou abus de pouvoir. -Calcaire réduit en poudre et moulé en bâtons pour écrire et dessiner. -Idiot en espagnol. 10 -Conjonction de coordination qui sert à lier les mots. -jeune en abrégé. -Au cœur du rein. -365 jours. 11 - Cérémonie qui récompensait les meilleurs élèves en fin d'année scolaire (Trois mots). 12 -Permettaient d'évaluer les exercices. -Achevés, aboutis à un résultat. -Graffiti tracé à la bombe dans un lieu public. 13 - Union Européenne. -Largeur d'une étoffe ou bande de papier peint. -Du verbe pouvoir. -De bas en haut, sigle des séparatistes basques. 14 -Permettait de transporter tout le nécessaire pour écrire ou gommer. -Planche élastique sur laquelle on prend élan pour sauter. 15 -Echappé d'un lieu où l'on était tenu prisonnier. -Quantité d'air lorsqu'on veut s'aérer. -Protège le doigt de la couturière. -Plus âgé que junior. 16 -Toutes les formes du verbe, selon les modes, les voix, les temps et les personnes. -On les aime bien chauds mais pas caniculaires -Équidé têtue.

DÉCÈS

Francette Brot, née Cazorla, décédée le 24 janvier 2020 à l'âge de 84 ans. De la part de son fils Louis-François et de sa sœur Marlène. 04100 Manosque.

Directrice d'école maternelle et enseignante retraitée, Francette était née à Saïda où elle a vécu auprès de ses parents Thérèse et François, au numéro 15 de la rue Négrier.



Paulette Sanchez, née Maldonado, décédée le 14 mai 2020 à l'âge de 88 ans. De la part de sa fille Josée-Paule épouse Mines. 66650 Banyuls-sur-Mer.

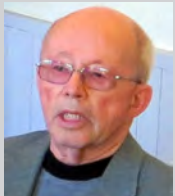
Paulette était l'épouse de Francis Sanchez, liquoriste à Saïda. Selon sa volonté, ses cendres ont été dispersées au large de la côte, afin de rejoindre un jour sa terre natale bien-aimée qu'elle avait eu l'occasion de revoir en 2010.



Michel Bottariga décédé le 8 juin 2020 à l'âge de 76 ans. De la part de son épouse Aline née Ferrandez, de ses enfants et petits-enfants. 66140 Canet-en-Roussillon.

Née dans le Pas-de-Calais, Michel était un ancien officier et ancien commandant de Police, retiré dans les Pyrénées Orientales. Il était le fondateur et président de l'Association Canétoise des Pieds-Noirs et leurs Amis (A.C.A. PN.A.). Animé d'un sens aigu de l'organisation, il n'a cessé, jusqu'au dernier moment de sa vie, de promouvoir des actions en faveur de notre communauté afin que perdure l'âme pied-noir.

Aline, son épouse, dont le père était employé de la S.N.C.F.A., est née à Saïda où elle habitait rue Charles Catroux.



Guy Daniel décédé le 15 juin 2020 à l'âge de 85 ans. De la part de son épouse Denise née Pastor et de son fils Patrick. 34700 Lodève.

Jean-Pierre Raymond Bonafos décédé le 23 juin 2020 à l'âge de 78 ans. De la part de son épouse Colette née Andres, ses enfants Stéphan, Hugues et leurs épouses, ses petits-enfants et des familles Schmaltz, Andres et Molina. 66170 Saint Féliu d'Avall



Rosette Vasco née Arqueros décédée le 23 juin 2020 à l'âge de 92 ans. De la part de ses filles, Paule, Renée, Annie-Claude et leurs familles. 93500 Pantin



Marie Molina née De Haro, à Ain-El-Hadjar, décédée le 27 juillet 2020 à l'âge de 93 ans. De la part de ses enfants Marie-Christine, Jean et Robert, de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants, de son frère Antoine (Tony) et son épouse Michelle. 31270 Frouzins.



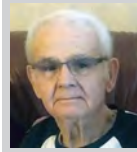
Gisèle Vittenet née Ségura, décédée le 29 juillet 2020 à l'âge de 82 ans. De la part de sa fille Cécile et ses petits-enfants. 83200 Toulon.



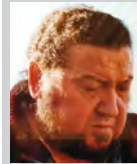
Lucien Carrivain décédé le 28 juillet 2020 à l'âge de 78 ans. De la part de son épouse Éliane, de ses enfants Bruno, Alexandre et Cyrille, de ses petits-enfants, de sa sœur Paulette et son époux Eugène Maitrejean. 33260 La Teste de Buch. .



Paulette Pelegrin née Bancel, décédée le 11 août 2020 à l'âge de 88 ans. De la part de ses enfants Marc, Véronique et leurs familles. 30900 Nîmes.



René Sabater né le 27 décembre 1933 à Saïda, décédé le 19 Août 2020 à l'âge de 86 ans. De la part de son épouse Mauricette née Molina, ses enfants, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants, ses belles-soeurs et beau-frère et toute sa famille. 95200 Sarcelles.



Joseph (José) Escolano, décédé dans sa 84ème année. De la part de Francine son épouse, Jean-Philippe et Claude ses enfants, Nathalie sa belle-fille, Simon et Matthieu ses petits-enfants, Huguette sa sœur. 47800 Miramont de Guyenne.

Né à Saïda en 1936, José habitait rue Vidal à Saïda.



Roger Médina décédé dans sa quatre-vingt-huitième année. De la part de son épouse Nicole née Saunier, ses enfants, ses petits-enfants. 63800 Cournon d'Auvergne

Nous avons appris le décès le 2 août 2020 de Saïd Amara à Saïda à l'âge de 87 ans. Nous reviendrons sur son parcours sportif dans notre prochain bulletin.

L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdiennes et partage leur peine.

NAISSANCES

Gérard et Yannick Dies ont l'immense joie de nous faire part de la naissance le 11 juin 2020 de leur arrière-petite-fille **Elise** au foyer de leur petite-fille Emeline Dies et de son compagnon Alexis Robin.

René Propson est heureux de vous annoncer la naissance le 31 juillet 2020 de **Lisana**, sa vingtième arrière-petite-fille. 13000 Marseille

Toutes nos félicitations et longue vie à ces nouvelles saïdiennes et à leurs familles.